

Denis Galilée

Dans le sang et l'acier



Du même auteur :

LP 57 le lycée de la mort – Éditions Bénévent

EXTRAIT

Ce livre est une fiction, toute ressemblance avec des personnes ou des sociétés existantes ou ayant existé serait fortuite et de pure coïncidence.

1

Jeudi 11 février 2006. Il est neuf heures quarante-cinq, le temps est sec, le soleil est levé depuis plusieurs heures et la journée s'annonce très belle. Julien Bornac, quarante huit ans dont vingt deux passés en détention pour avoir participé à des coups cagneux, entre dans la cafétéria de l'hypermarché Cora de Moulins lès Metz. Il est seul et a l'air de bonne humeur. Arrivé au comptoir de la cafétéria, il prend un café et va s'asseoir au fond de la salle. Il choisit un endroit légèrement reculé au fond de la salle pour ne pas être dérangé par d'autres clients. Après un rapide regard, il trouve ce qu'il cherche, un coin tranquille et s'y dirige aussitôt. Le mobilier et la décoration sont très basiques : des tables en formica, des luminaires qui datent des années soixante-dix et des claustras qui font office de séparation entre les tables. Il a un bon palmarès derrière lui. De quinze à vingt cinq ans, il fait des petits coups qui ne lui rapportent pas grand-chose sauf de passer chaque fois quelques mois voire quelques années en cabane. À chaque passage devant le juge, celui-ci augmente l'addition, pensant que cela le fera réfléchir, mais

hélas c'est tout le contraire qui se passe. À vingt-six ans, il change d'orientation ; il se maque avec des truands du grand banditisme et commence à travailler sur des gros coups qui demandent plus de risque. Il attaque une banque avec plusieurs complices mais ça tourne mal : il se fait prendre suite à une erreur commise par un de ses partenaire qui n'a pas respecté les consignes données. Le juge le condamne à huit ans de prison ferme ; deux personnes : un client et un gardien ont été tués par ses complices et en règle générale, cela coûte très cher devant les tribunaux. À la lecture de son dossier, le juge a demandé une peine exemplaire pour complicité. Son avocat a beau avoir exposé son enfance difficile, les raclées que son père toujours bourré lui donnait régulièrement sans savoir pourquoi, rien n'a changé la décision du tribunal. Ces huit années ont été très difficiles et il s'est juré de tout faire pour ne plus jamais y retourner. Six mois après sa sortie, ne trouvant pas de travail suite au curriculum-vitae qu'il possède, il renoue avec ses anciens amis. A cause de malchance, il se fait prendre de nouveau pour avoir blessé par arme à feu un bijoutier qui ne voulait pas céder à ses menaces. Là il est jugé plus sévèrement la seconde fois, il prend onze ans sans aucune remise de peine. Depuis qu'il est sorti, il continue toujours ses coups tordus. De toute manière, il ne sait rien faire d'autre et ne possédant aucun diplôme, personne ne voudrait l'embaucher. De plus, lorsqu'on fait un séjour en prison, on rencontre d'autres personnes du même milieu, ce qui ne vous aide pas à reprendre une vie normale, bien au contraire. En passant devant une librairie, il a d'acheté le journal et le lit tranquillement devant son café. C'est un gaillard d'un mètre quatre-vingt qui

pèse environ quatre-vingt-dix kilos, très nerveux et doué d'une bonne intelligence.

Dix heures une minute. René Poulard entre à son tour dans la cafétéria. Âgé de quarante-cinq ans, c'est un ancien baroudeur, mercenaire à temps perdu, ex-légionnaire engagé durant dix années. C'est là qu'il a appris le maniement de toutes les armes et celui des explosifs. Pendant son engagement, il a même fait un séjour en Bosnie et en Côte d'Ivoire ce qui l'a rendu plus fort et bien déterminé à se servir de ses connaissances une fois dans la vie civile. Depuis qu'il a quitté l'armée, les armes et l'action lui manquaient beaucoup. Avec d'autres complices, il a attaqué un fourgon blindé, mais le coup a merdé. Tous se sont fait prendre et il a été condamné à cinq années de prison. C'est là que les deux hommes se sont connus, ils étaient dans la même cellule. Durant toutes ces années, une amitié profonde et très solide s'est formée entre les deux hommes. À leur sortie, ils se sont séparés, mais ils ont gardé des relations téléphoniques régulières. René a reçu un appel de Julien qui voulait le voir. En entrant dans la cafétéria, René aperçoit son ami au fond de la salle et la joie apparaît sur son visage. D'un pas rapide, il le rejoint. Julien l'aperçoit et se lève à son arrivée. Les deux hommes se serrent la main pendant un bon moment en souvenir des années noires passées ensemble. Chacun d'eux ont les yeux brillants et cette rencontre leur fait chaud au cœur. Depuis le temps qu'ils étaient sortis de prison, ils ne s'étaient jamais revus. René est plus petit que son copain et de ce fait, il est un peu plus en rondeur. Il porte de vieux jeans, une chemise toute froissée et un blouson acheté probablement aux puces. Son principal défaut est de faire des coups

avec n'importe qui et c'est pour cela qu'il a fait du placard. Faire un casse demande beaucoup de préparation et surtout un bon recrutement c'est d'ailleurs le plus important.

– Salut René !

– Salut Julien, comment vas-tu ?

– Ça va. Quand on est dehors, ça va toujours mieux qu'au placard !

René se met à sourire en entendant la phrase de son ami : il sait que celui-ci a raison. Pendant leur détention, René lâchait souvent des petites phrases qui les faisaient rire et oublier durant un bref moment où ils étaient.

– C'est bien vrai !

– J'te trouve bizarre René ! lui dit son ami qu'il connaît bien. Avec les années passées ensemble, il sait reconnaître quand il a un souci. Dans une cellule de six mètres carrés, c'est comme une vie de couple, chacun regarde et étudie ce que fait l'autre et ils finissent par se connaître complètement.

– Non, ça va, j't'assure !

– Arrête tes conneries, j'te connais très bien, je dirais même mieux que ta mère et je sens que tu as un souci, tu n'es pas comme d'habitude ?

– Si je t'assure, tout va bien !

– René, je t'en prie ?

– Ce n'est rien Julien, juste un petit problème de fric !

– Je m'en doutais René, je te connais trop bien !

– Julien, pendant des années, tu as été une mère poule pour moi et tu continues toujours !

– C'est ça les amis !

Julien est content de lui, il avait raison.

– Oui Julien, merci !

– Dis-moi combien tu veux, je suis blindé, je viens de faire un super coup et j’ai récupéré un bon paquet de fric ?

– Bon, on verra ça après, dis moi d’abord pourquoi tu étais pressé me voir ?

– Si je t’ai demandé de venir, c’est déjà pour te revoir en souvenir des années difficiles passées ensemble. Le téléphone c’est bien, mais se rencontrer et se serrer la main c’est mieux. Voilà, je suis sur un coup qui pourrait t’intéresser et qui rapporterait pas mal de fric !

– Faut voir Julien, et c’est quoi ?

– Un fourgon blindé plein à craquer !

– Je me rappelle du dernier, j’ai fait pas mal de placard pour ça et refaire la même chose pour aboutir au même endroit, non merci. Je n’ai vraiment pas envie d’y retourner, surtout qu’ils risquent de m’y garder un bon moment !

Julien s’aperçoit de la réticence de son ami en pensant qu’il pourrait aller refaire un séjour au placard et continu la discussion pour essayer de le convaincre.

– Tu crois que j’ai envie d’y retourner aussi, tu te mets le doigt dans l’œil !

– Trop de risques, Julien. Les fourgons sont de plus en plus blindés et sont en relation constante avec leur dépôt. En quelques minutes, les poulets te tombent dessus avant que tu t’en rendes compte !

– Oui, mais ce coup-là, je l’ai bien préparé. Aucun risque de se faire avoir, tu peux me croire, ça fait des mois que je l’étudie !

– Aucun, ça n'existe pas, tu le sais comme moi. On l'a payé durement pendant plusieurs années et je n'ai vraiment pas envie d'y retourner comme je te l'ai déjà dit : je risque de ne jamais en ressortir !

– Disons, pour être plus clair, que le choix du lieu du braquage permet de dire que les risques sont très limités, je dirais même inexistants !

– Faut voir !

Julien est satisfait, son ami vient enfin de donner une réponse qui n'est pas négative. Avec un peu de persuasion, il pense arriver à le convaincre pour être à ses côtés et avoir au moins une personne sur qui compter.

– Au fait, tu veux boire un café ?

– Non merci, j'en ai déjà beaucoup trop bu depuis ce matin !

– Est-ce que t'as le temps René ?

– Le temps pour quoi ?

– On irait voir sur place et on pourrait en discuter en route, après tu prendras ta décision et je n'irais pas contre !

– Pourquoi pas !

– Tu sais, tu n'es pas obligé de dire oui tout de suite, mais quand tu auras vu l'endroit, tu changeras peut-être d'avis !

Les deux hommes se lèvent et sortent de la cafétéria, ils sont très heureux de s'être retrouvés. Pendant qu'ils marchent, ils pensent tous les deux à tout cela. Julien serait content d'avoir son ami comme bras droit, il sait qu'il ne se défilera pas devant un problème qui pourrait survenir et faire partir l'opération en vrille. René lui pense à autre chose : au fric qui lui fait défaut en ce moment et qui est

pourtant nécessaire pour vivre sa vie nocturne et pour ne pas se retrouver à la cloche. La priorité, c'est déjà d'étudier profondément la proposition de son ami et après il prendra sa décision.

– T'es venu comment René ?

– J'ai ma voiture. Elle est reconnaissable, c'est la plus pourrie du parking !

Julien le regarde avec un grand sourire, il vient encore de lâcher une phrase amusante.

– Laisse-la ici, viens avec moi, je te ramènerai après, ce n'est pas la peine de brûler de l'essence pour rien !

– Comme tu veux !

Les deux hommes montent dans la voiture qui démarre aussitôt.

– Chouette caisse ?

– Ce n'est qu'une occase et je ne l'ai pas payée très chère !

– Tu l'as chouravée ?

– Non, c'est un toquard qui l'a perdue au poker, je l'ai eue grâce à un coup de bluff !

– Tu as de la chance !

– La chance, il faut la provoquer, rappelle-toi, je te l'ai toujours dit, ceux qui ne risquent rien n'ont rien, c'est l'évidence même !

– Oui c'est un peu vrai. C'est loin ?

– Non, on y sera dans dix minutes !

Tout au long du trajet, les deux amis discutent de leurs séjours en prison et des derniers mois qui viennent de passer. Dix minutes plus tard, ils arrivent sur la route communale 147. C'est une petite route ordinaire qui longe une usine comme il en existe

beaucoup d'autres dans cette région. Elle relie deux communes entre elles, Hagondange et Rombas. Sa longueur est de mille-huit-cent mètres environ. D'un côté se trouvent les aciéries de la SCOLAC et de l'autre côté, se trouve en parallèle une autre route bordée de petites maisons, accolées dans lesquelles sont installés les ouvriers de l'usine. Entre les deux routes, sur une largeur d'une quinzaine de mètres et sur toute la longueur, se trouvent des vergers et des petits potagers entretenus par les ouvriers. À deux-cent mètres du début de la route, il y a un petit parking et Julien s'y gare doucement en regardant de tous côtés si personne ne les observe.

– Voilà René, nous y sommes !

– Le fourgon passe par ici ?

– Oui exact !

– C'est une route de merde, on peut à peine se croiser. Mais pourquoi il passe par ici plutôt que sur une grande route. D'habitude, ils prennent toujours des axes principaux pour limiter les risques de braquage, je ne comprends pas ?

– Je vais t'expliquer. Tous les mardis matins, un fourgon blindé de la Société Mosellane de Transports Sécurisés passe par ici. A l'intérieur se trouve tous les billets de banque qui vont servir à alimenter les distributeurs automatiques de la région. Après avoir quitté la banque Nationale de Metz il se dirige vers Thionville. Son trajet l'oblige à passer par Hagondange pour déposer des fonds à la succursale de cette même commune et il passe par ici pour éviter le trafic trop important dans le patelin !

– Y' a pas l'air d'y avoir beaucoup de trafic sur cette route !

– Sur cette route non, mais en ville, le matin, c’est l’heure de la rentrée des classes et c’est pour cela. En plus, tous les mardis à la même heure, y’a le marché. C’est pour ça que le fourgon passe par ici, il doit éviter tout ce qui peut le ralentir. Ça fait des mois que je surveille et jusqu’à aujourd’hui, ils sont toujours passés par là. Qu’en penses-tu René ?

– Je trouve l’idée et l’endroit pas trop mal, mais t’es bien sûr qu’on pourra le faire sans risque ?

– Tu vois un risque toi ? Moi je n’en vois pas !

– Le risque zéro n’existe pas Julien, tu le sais trop bien, même si on ne le voit pas, il peut arriver très vite. Un imprévu pourrait tout foutre en l’air !

– À quel risque penses-tu ?

– Aux poulets !

– Écoute, sur le secteur, il n’y a aucun commissariat de police. Par contre il y a plusieurs gendarmeries. J’ai fait deux essais pour les tester. J’ai téléphoné à la brigade la plus proche pour signaler un accident grave. Ils ont mis chaque fois sept minutes pour arriver sur les lieux, ce qui nous laisse six minutes pour faire le coup, c’est largement suffisant !

– Peut-être Julien, mais je trouve que c’est juste, il peut arriver n’importe quoi pendant six minutes, tu le sais très bien !

– Ce sera à nous d’accélérer les choses !

– Écoute, si tu penses que c’est faisable, je te fais confiance. Je ne pense pas que tu m’embarquerais dans un coup tordu !

– Non, pas toi.

– Vu comme tu me le présentes, ça paraît faisable !

– Alors, tu marches ?

René ne répond pas tout de suite, il regarde son ami avec un petit sourire qui en dit long. Le cœur de Julien bat à cent-quatre-vingt pulsations, une réponse négative de son ami le décevrait énormément et l'obligerait à chercher une autre personne de confiance, ce qui n'est pas évident.

– Je marche !

– Merci René !

Julien ressentit un moment de joie en entendant la réponse de René et se mit à sourire en regardant son pote.

– C'est moi qui te remercie, ça va m'aider à résoudre quelques problèmes !

– Pour bien réussir le coup, il faut que l'on soit six et jusqu'à présent, nous ne sommes que deux. La première chose à faire, c'est de recruter quatre gars sérieux. Quand je dis sérieux, tu me comprends, des gars qui ont des tripes et pas trop cons, des gars qui tiennent la route quoi !

– Et ceux qui ont fait le dernier coup avec toi, tu y as pensé ?

– Non, pour un coup comme celui-là, il en faut des bons et ceux-là, je n'ai plus confiance !

– Je pense pouvoir en trouver Julien !

– Je le savais, avec tout le monde que tu connais, tu apporterais la solution à ce problème. C'est pour cela que j'ai pensé à toi !

– Attends... Oui je les connais, mais pour être sûr que ce sont les meilleurs, je ne peux pas te le garantir à cent pour cent !

– Tu peux toujours les faire venir pour voir ce qu'ils valent, on verra après ?

– Je vais les contacter dès aujourd’hui et je te tiens aussitôt au courant !

– Ok, mais évite de leur donner trop de détails au cas où l’un d’eux ne ferait pas l’affaire ou qu’il décide de faire le coup sans nous !

– J’ai bien compris !

– Bon j’tu ramène à ta voiture, on discutera des autres détails en route !

– D’accord !

Les deux hommes repartent vers le Cora de Moullins lès Metz et en profitent pour peaufiner quelques détails sur l’opération. Arrivés sur le parking, Lucien lui demande.

– Au fait, tu as besoin de combien René ?

– C’que tu peux m’avancer !

Julien sort son portefeuille et l’ouvre. Une épaisse couche de billets apparaît et René reste admiratif devant, comme un enfant devant un paquet de bonbons.

– Tiens, voilà 500 euros, ça te suffira ?

– Oui, je te remercie Lucien. J’tu les rendrai sur ma part du butin !

– Laisse tomber. Je te les offre en souvenir des rares bons moments que nous avons passés ensemble !

– Merci Julien, tu ne peux pas savoir !

René est heureux, il ne regrette pas d’être venu. Grâce au pognon qu’il va se faire avec ce coup, ses problèmes vont disparaître et il pourra mener la grande vie.

Les deux hommes se serrent la main et se séparent en se fixant un rendez-vous huit jours plus tard.

Pendant la semaine suivante, Julien consacre son temps à tous les petits détails pour effectuer ce braquage parfaitement. Son moral est revenu, il est heureux d'avoir retrouvé son ami et il est très content qu'il le suive. Quant à René, lui, il est enthousiasmé de cette rencontre. Ce coup va lui apporter l'argent nécessaire pour passer de bons moments dans cette existence qui n'est pas rose tous les jours. Le jour suivant, il n'a pas perdu de temps et s'est mis à la recherche de compagnons. Une fois les hommes recrutés, il a téléphoné à son ami et un nouveau rendez-vous a été fixé.

Vendredi dix-neuf février deux-mille-six. Le rendez-vous pour toute l'équipe est prévu dans une chambre du Novotel de Maizières-lès-Metz. Il est dix heures. Julien est dans le hall de l'hôtel en train de boire un café. A dix heures cinq, René entre et va rejoindre son ami. Avec beaucoup de sincérités, ils se serrent la main, ils ont tous les deux le sourire, se revoir est toujours un grand plaisir.

– Alors René, quoi de neuf ?

– J'ai trouvé les quatre gars que tu voulais !

– Super, ils sont comment ?

– Pas mal Julien, je pense même qu'ils devraient te plaire !

– Tu leur as demandé de venir ?

– Oui, ne t'inquiète pas, je leur ai dit de venir pour dix heures trente, ça nous donne le temps de bavarder ensemble !

– Tu bois quelque chose ?

– Oui, un café !

Julien lève la main et demande au garçon deux cafés. Ceux-ci servis, Julien reprend la parole. Ils sont dans un coin de la salle où personne ne peut les entendre.

– Tu leur as expliqué l'affaire ?

– Non Julien, c'est à toi de le faire, car si un gars ne te plaît pas, il vaut mieux qu'il ne sache rien, c'est d'ailleurs ce que tu m'as dit il y a huit jours. Je leur ai simplement dit que c'était un coup très juteux sans donner d'explications !

– Tu as bien fait René, on va aller dans la chambre pour les attendre !

Les deux hommes se lèvent et Julien informe le réceptionniste que quatre personnes vont venir pour une réunion de travail. Il suffira qu'il leur donne le numéro de la chambre. Julien a choisi cet hôtel car il est spécialisé dans les réunions de travail. La plupart des entreprises de la région y viennent et la venue d'une demi-douzaine de personnes passera donc inaperçue. La chambre est prévue à cet effet, une grande table et une douzaine de chaises sont disposées dans la pièce principale.

Il est dix heures trente. Les deux amis sont dans la chambre et on frappe à la porte.

– Oui, entrez !

La porte s'ouvre, deux hommes entrent. René se lève et va à leur rencontre. Julien est anxieux, il se demande comment vont être les gars. Ses mains tremblent légèrement et son front laisse couler quelques gouttes de sueur.

– Salut les gars, entrez !

Les deux nouveaux s'avancent pour serrer la main de Julien et pour se présenter.

– Henri Dumalet, bonjour !

– Paul Duccad, bonjour !

– Moi c’est Julien Bornac, bonjour messieurs !

Au même moment, on frappe de nouveau à la porte, René va ouvrir.

– Salut les gars, entrez !

Les deux autres personnes attendues entrent et René les présente.

– Voici Amed Béchoui et Aneck Slovitich, ils sont avec nous. Voilà Henri Dumalet, Paul Duccad et Julien Bornac le big boss !

Comme chaque fois dans les mêmes conditions, tout le monde se regarde pour essayer de se rappeler s’ils se sont déjà vus et pour voir les réactions de chacun. Julien les a bien regardés et à première vue, ils semblent corrects.

Les six hommes sont maintenant assis autour d’une table et Julien prend la parole en commençant les présentations par lui-même :

– Je m’appelle Julien Bornac, j’ai quarante huit ans, dont vingt-deux passés en détention. Je sais que ce n’est pas une référence, bien au contraire, mais je veux continuer à faire ce que j’aime, c’est-à-dire prendre du l’argent où il y en a. De toute manière, je ne sais rien faire d’autre. J’ai préparé ce coup avec mon ami René, je suis le responsable et je tiens à le rester jusqu’au bout. Les quatre nouveaux acquiescent d’un mouvement de la tête pour lui faire comprendre qu’ils ont bien pigé. René enchaîne.

– Vous me connaissez tous, je m’appelle René Poulard, j’ai quarante cinq ans, ancien baroudeur, mercenaire à temps perdu, ex-légionnaire pendant dix années. J’ai fait cinq années de prison pour l’attaque

d'un fourgon blindé et c'est là que j'ai connu Julien. Nous avons eu la chance d'avoir la même cellule durant plusieurs années. Ses yeux fixent son voisin et lui fait comprendre par un mouvement de la tête que c'est à lui de continuer !

– Je m'appelle Aneck Slotvich, on me surnomme le tchèque, je viens des pays de l'Est où je suis recherché pour des attaques de camions et pour des cambriolages de villas. J'ai été condamné à huit ans de prison par contumace pour avoir blessé gravement le propriétaire de la dernière villa que j'ai cambriolée !

– Tu as déjà tué un homme ? demande Julien.

– Oui, plusieurs, mais c'était dans l'armée, j'étais payé pour ça !

– Et depuis ?

– Non, dans la vie civile, ça coûte beaucoup trop cher. Par contre, si ma vie est en danger, dans ce cas là, je préférerais faire l'abattoir plutôt que d'être le veau !

– Je vois qu'on est du même avis, c'est très bien !

– Je m'appelle Paul Duccad, j'ai trente-six ans, je sors de prison où j'ai fait six ans pour une attaque à main armée !

– Six ans pour ça ?

– Un de mes coéquipiers a tué un civil qui voulait faire son malin !

– C'était quoi ?

– Une banque !

– Et toi, tu as déjà tué un homme ?

– Non jamais, mais le jour venu, ça ne sera pas un problème pour moi !

– Tu as fait quoi d'autre ?

– Des bijouteries, un centre de paiement et même un commissariat de police !

– Un commissariat, mais qu'est-ce qu'il y avait à voler à l'intérieur ?

– Les poulets avaient arrêté des trafiquants de drogue qui avaient sur eux deux valises de pognon. Comme ils n'ont pas de chambre forte et qu'ils ne s'y attendaient pas, ça a été un jeu d'enfants et après, une bonne rigolade, croyez-moi !

– Oui, j'imagine !

– Je m'appelle Henri Dumalet, j'ai trente-six ans, j'ai fait neuf ans de placard pour l'attaque d'un fourgon blindé !

– Neuf ans pour ça ?

– Oui, un équipier a tiré sur deux convoyeurs qui ont été blessés et ça a coûté plus cher !

– Ce qui veut dire que les armes ne doivent servir qu'en dernière limite. La plupart d'entre vous avez payé le prix fort pour les erreurs commises par les autres et ce coup-ci je ne veux aucun mort ! rétorque Julien.

– Et pourquoi ça a merdé ? demande René.

– Dans une maison en face de l'endroit où on l'a stoppé, deux poulets faisaient une enquête. Avant qu'on s'en rende compte, ils nous sont tombés dessus, c'était vraiment un coup de malchance !

– D'où l'importance de toujours bien choisir l'endroit ! répond Julien en regardant René.

– Je m'appelle Amed Béchoui, j'ai vingt-huit ans et je n'ai jamais fait de prison !

– Qu'est-ce que tu as déjà fait ?